diens que chaque moine doit faire pour que la communauté puisse continuer à voguer. C'est à rebours de nos vies et c'est un renoncement pour ce bonheur en Dieu, inscrit dans la recherche de Dieu.

Souvent, dans votre livre, est établie la comparaison avec le monde de l'enfance…

Cela a trait avec la purification. Le moine a tellement renoncé, il a fait un tel pari que forcément cela entraîne un dépouillement qui amène à l'essentiel. Et cet essentiel devient de la joie, une joie très pure. Cette pureté ne peut conduire qu'à un retour à la pureté de l'enfance. L'essence de l'enfance est le petit homme qui fait confiance, abandonné. Qui ne peut rien faire tout seul. Le moine est lui aussi abandonné. Son pari est tellement incroyable, fou, pour certains points de vue humains séculiers, qu'il le rend comme transparent. Cette transparence, cette blancheur est celle de l'enfance.

***«Tout était différent, tout était semblable »*, revient plusieurs fois pour qualifier la vie des moines. N'est-ce pas monotone?**

Il faut comprendre que lorsque nous faisons une retraite dans une abbaye, c'est pour un temps qui ne dépasse généralement pas une semaine. C'est une nouveauté pour nous, même quand on y revient : cela reste une manière de s'extraire de notre monde séculier, c'est sensationnel, riche en découvertes. Pour le moine, cette vie se répète à l'infini jusqu'à sa mort. Les offices seront toujours les mêmes, toujours à la même heure. Il y a une forme de réitération permanente qui confine pour nous, et pour les novices, à la monotonie. Celle-ci ne doit pas être considérée comme une chose triste, elle est le gage le plus sûr de la stabilité.

J'avais demandé un jour à dom Forgeot ce qu'un moine retenait de sa vie, lorsqu'il était arrivé à un moment où il pouvait se retourner sur lui-même. Il m'avait répondu qu'à part le noviciat, avec toute sa tension vers l'ordination, le moine ne se souvient que de peu de chose. Il ne pense pas à l'avenir, ne s'en inquiète pas. Il vit pleinement dans le présent, car il attend l'éternité. Finalement, cette vie qui est toujours la même est tout simplement l'essence du moine, qui n'est plus dans le monde donc, quelque part, n'est plus dans le temps. C'est le pari de sa vie : la recherche et la contemplation de Dieu ainsi que la prière pour le monde dans l'attente de la Rencontre. Un ordinaire qui est extraordinaire pour le monde, mais qui n'a rien d'extraordinaire en soi.

> "Le moine ne pense pas à l'avenir, ne s'en inquiète pas. Il vit pleinement le présent car il attend l'éternité."
>
> *Nicolas Diat*

Qu'est-ce qui vous a le plus marqué lors de votre séjour à l'abbaye?

Outre un approfondissement spirituel personnel, j'ai été frappé par ce rapport au temps. Nous vivons dans une époque de plus en plus triste, car on n'est jamais à ce que l'on fait présentement. Nous sommes obsédés par le passé et emportés par le futur. Ce que l'on fait à un moment présent, nous ne le vivons jamais pleinement. Je ne l'avais pas autant réalisé avant de faire ce livre.

La joie communautaire m'a aussi beaucoup impressionné. On l'effleure et la voit peu, car le moine est discret et ne sourit pas pour qu'on voie son sourire. C'est un sourire dont on peut être témoin, qui est d'abord un sourire pour Dieu.

La beauté de la liturgie laisse, quant à elle, des souvenirs impérissables. J'ai vécu deux Fête-Dieu à Fontgombault : celle de 2019 et celle de 2020. Les deux me sont apparues tout aussi charmantes, car la beauté liturgique, si elle est vraiment inscrite dans ce qu'elle doit être, c'est-à-dire la recherche du Ciel, est toujours plus belle. Et effectivement, la deuxième Fête-Dieu était plus belle que la première.

Plus j'approfondissais cette vie liturgique, plus les offices me semblaient magnifiques. Et c'est une beauté pour Dieu : j'ai été très frappé, en hiver, par un office des matines pour l'Épiphanie. Il était 5 heures dans l'abbatiale glaciale et pas un fidèle n'avait bravé le froid. Et pourtant, la liturgie se déployait de façon sublime pour cet office solennel. Les volutes d'encens montaient, les grands candélabres étaient allumés, le maître-autel était paré de fils d'argent… C'était vraiment l'expression d'une liturgie, d'un luxe pour Dieu. Il y avait un don absolu. ●

Le Grand Bonheur, *de Nicolas Diat, Fayard, 342 pages, 21,90 €.*